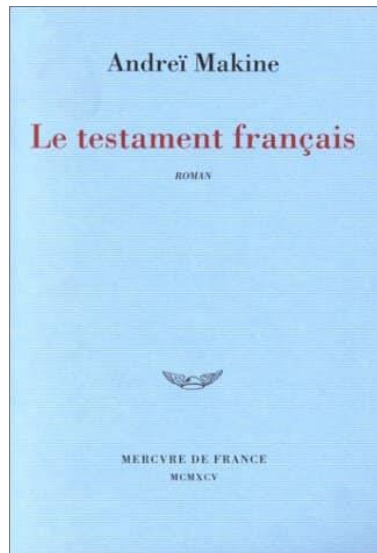


Gérard Cartier

Une Babel

Quelques lectures

Thomas Bernhard : [Maîtres anciens](#)
Antoine Blondin : [Un singe en hiver](#)
Colette : [Claudine à l'école](#)
Sylvie Germain : [Jours de colère](#)
Hédi Kaddour : [La nuit des orateurs](#)
Jean-Yves Laurichesse : [Retour à Oppedette](#)
Andreï Makine : [Le testament français](#)
Roger Martin du Gard : [Vieille France](#)
Antoine Volodine : [Terminus radieux](#)



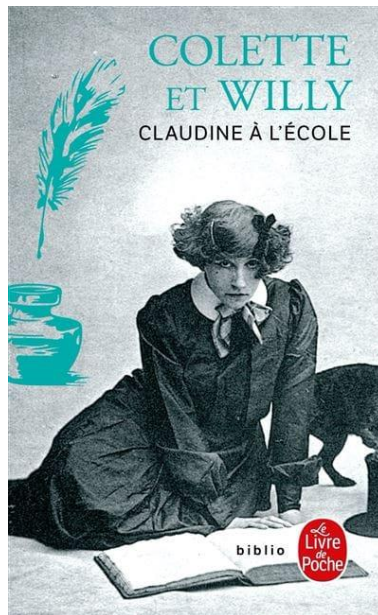
Vive les boîtes à livres ! C'est là que j'avais trouvé *Le testament français* d'Andreï Makine, il y a bien des années. Il y a une semaine, après deux livres de Lydie Salvayre lus coup sur coup qui m'avaient fait douter de la littérature, en désespoir de cause, j'ai finalement tiré ce *Testament* de la planche où il dormait auprès de deux de ses congénères du même Makine, non lus. Une carte postale s'en est échappée, dont je donne une photo, datant manifestement du Minitel et portant au dos un long mot d'amour à une certaine Emmanuelle : « Tu es mon rayon de soleil... Tu es inimaginable même dans le monde de Walt Disney... » Je la tiens à disposition de l'ingrate Emmanuelle, ou de Didier, le signataire, s'ils se font connaître, de même que la feuille manuscrite qui l'accompagnait, où est listée la signification de certaines images récurrentes qui paraissent dans les rêves.

C'est sous ces auspices équivoques que j'ai commencé *Le testament français*. Et j'ai été aussitôt intéressé, touché, séduit, étonné, ému par ce roman, qui semble si vrai que j'ai cru jusqu'au bout qu'il s'agissait d'un récit autobiographique, et que je l'ai lu très vite – bien qu'il soit d'une belle écriture, ce qui m'incite d'ordinaire à une lecture au pas de montagnard. Presque toute l'histoire se déroule en Union Soviétique. Elle débute au milieu des années 60, alors que le narrateur est enfant (Makine est né en 1957). Au cours d'un été, alors qu'il passe ses vacances auprès d'une grand-mère d'origine française volontairement exilée au bord de la steppe, il est bouleversé par la découverte de la langue et de la civilisation de notre pays. Le voilà subjugué, et bientôt déchiré entre une appartenance rêvée à la France – celle déjà lointaine de la jeunesse de sa grand-mère –, et son appartenance réelle au monde russe et à son siècle, marqué par les séquelles de la Grande guerre et du stalinisme. Tout le récit est scandé par les étés que l'enfant, puis l'adolescent, puis le jeune homme passe avec la vieille dame, qui est la véritable héroïne du roman. Les horreurs de la guerre (ces anciens combattants réduits à un tronc que les russes appelaient des « samovars »...) et les exactions du stalinisme effleurent par moments et forment un fond de scène d'une extrême puissance. Le roman se termine par un renversement de perspective étonnant, doublé d'un coup de théâtre, lié au fameux testament : mais je n'en dis pas plus.

"Le testament français", publié en 1995, a obtenu le Goncourt (ce qui n'est pas un gage de qualité : Lydie Salvayre l'a obtenu), le Mediceis (ce qui l'est beaucoup plus) et le Goncourt des lycéens, unanimité exceptionnelle et parfaitement justifiée.



(31 mai 2023)

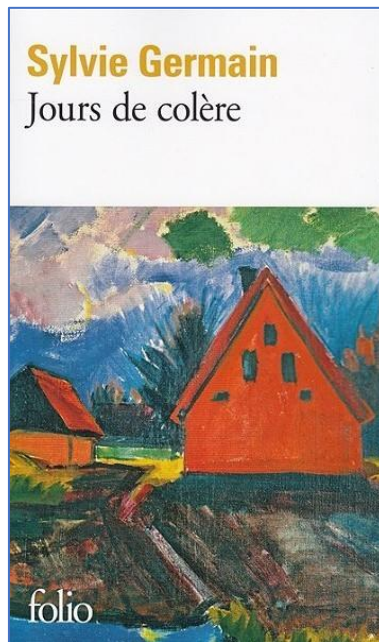


Je pensais que la série des Claudine de Colette, d'abord publiés sous la signature de son mari Willy, et souvent reprise aujourd'hui sous leurs deux noms (par exemple dans l'édition du Livre de poche dont je reproduis ici l'image), étaient des ouvrages parfaitement mineurs dans l'œuvre de l'écrivaine. Or, je viens de lire le premier, "Claudine à l'école", et c'est un enchantement. Willy y a certes porté la main, pour y ajouter certaines allusions grivoises ou scandaleuses (scandaleuses pour l'époque, le tout début du XXe siècle), mais de façon assez légère pour ne pas altérer significativement le livre. (Ces informations sont tirées du volume spécial de La Pléiade publié à l'occasion du 150e anniversaire de la naissance de Colette, dans lequel j'ai lu le roman).

Claudine, qui a 15 ans, étudie dans une classe à plusieurs niveaux d'un village de l'Yonne ; elle y prépare puis passe l'examen du brevet élémentaire (équivalent de l'actuel BEPC) ; tout se termine en juillet par une cérémonie mirifique à l'occasion de la visite du ministre de l'Agriculture. Le récit est plus qu'inspiré, il est nourri de bout en bout par les souvenirs de Colette ; si elle a modifié les noms de ses compagnes, de l'institutrice, etc. la plupart des faits rapportés sont véridiques. C'est une turbulence de petits événements, parfois ordinaires, parfois curieux ou drolatiques, où chaque personnage joue un rôle très typé, comme sur la scène d'un théâtre de campagne. Un théâtre à deux reines : Claudine, dont l'indépendance et la "folie" font merveille, et l'institutrice, attachante dans ses contradictions, tant sentimentales que pédagogiques.

Non seulement Colette a un esprit du diable, qui fait de cette lecture un délice permanent, mais ce court roman (200 pages) fourmille d'inventions de langue et d'images ("Tu seras laide comme quatorze péchés capitaux", ou ceci, à propos du ministre : "Ce rogue petit monsieur à ventre de bouvreuil"), et, dès ce coup d'essai, elle se révèle une grande écrivaine. Antoine Compagnon, qui signe la préface au volume de La Pléiade, rappelle que Colette a parfois souffert d'une réputation de romancière pour dames, comme Somerset Maugham, que certaines de ses activités paralittéraires ont sans doute encouragée. C'est terriblement réducteur. On n'en est plus là, heureusement. En voilà une qui aurait bien mérité le prix Nobel !

(17 avril 2023)



La petite polémique à propos du texte donné à l'épreuve de français du bac a montré à nouveau l'ampleur de l'échec du système scolaire, qui produit en masse des incultes et ne joue plus que très mal son rôle de réparation des différences culturelles – j'en profite pour louer les Lagarde et Michard, les maîtres de ma lointaine scolarité, grâce auxquels un enfant de milieu populaire pouvait découvrir la littérature et, ce qui est aussi important, son histoire. Le fameux texte de Sylvie Germain, honnie par certains lycéens, m'a donné envie de lire *Jours de colère*, le roman d'où il est extrait.

C'est le récit d'un amour posthume, donc d'une folie. Il est ancré dans un hameau isolé au bord des forêts, quelque part au-dessus de l'Yonne, dans un temps imprécis, dont on comprend aux dernières pages qu'il s'agit de la fin du XIX^e. Un bûcheron, un rustre âpre au gain et de cœur inflexible, surprend une scène de crime et s'éprend de la femme assassinée... S'ensuit un long enchaînement de vengeance à l'encontre du criminel et de sa descendance. À ce premier fil narratif, se mêle l'histoire d'une famille voisine, qui tombe elle aussi sous le coup de la colère de notre homme, devenu tout puissant dans le hameau. Cela ne peut que finir très mal. L'intrigue est assez simple et très efficace. On rêve de ce qu'aurait pu en tirer un Faulkner, ou un Michon, un Millet. Mais, sans s'évader totalement de la réalité, Sylvie Germain tire le récit vers la magie. C'est ainsi, par exemple, qu'une femme vouée à la Vierge par sa mère accouche d'un fils tous les 15 août, à des heures échelonnées dans la journée, engendrant donc 4 fils du Matin, un fils du Midi et 4 fils du Soir, nantis des caractères que ces heures présupposent. Comme on le voit, le récit est souvent gouverné par une métaphore, la projection d'une idée dans le monde réel, une allégorie faite événement.

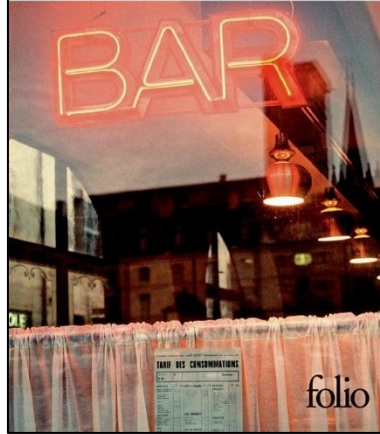
La langue est à l'unisson, extrêmement fleurie, comme on le dit de la barbe de Charlemagne : c'est une effervescence incontrôlée d'images qui semblent arrachées aux manuels de catéchisme – des fleurs, des étoiles, des anges, etc. en avalanche. « Sa joie... avait... le goût et l'odeur d'un fruit mûr etc. ». Si le récit est voué à la Vierge, la langue, elle, est vouée à la Trinité ; tout y va par trois ; les épithètes et autres qualificatifs (« En suspens dans l'oubli, l'indifférence et la mélancolie. ») et même les phrases. L'histoire progresse lentement, par vagues, dans un long ressassement où chaque membre de phrase est deux fois repris sous une autre forme avant une nouvelle avancée. J'ouvre les pages au hasard : « Jour de colère aujourd'hui. Jour de colère

chaque jour de sa vie. Jour de colère pour toujours. Le vieux Mauperthuis sentait son cœur battre de colère etc. » Impossible que Sylvie Germain ne se soit pas avisée de ce tic d'écriture qui gâche la lecture. Si bien qu'en refermant le livre, le lecteur trouve lui aussi au Code Civil des beautés insoupçonnées. « Le style, disait Jude Stéfan, c'est l'effort contre soi-même ». Il est vrai que l'autrice était alors jeune : *Jours de colère* est son deuxième roman. Il faudrait aller voir dans la suite de son œuvre ; je délègue cette tâche à qui le voudra. Pour autant, je ne regrette pas ma lecture, pour l'intrigue, marquante.

(19 mars 2023)

Antoine Blondin

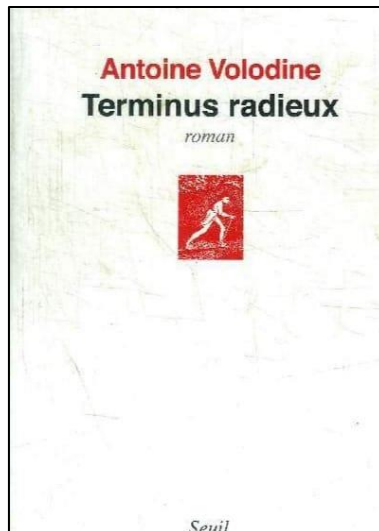
Un singe en hiver



Les célébrations ont de bon. J'avais laissé passer celles d'Antoine Blondin, d'ailleurs modestes, sans me décider à le lire, lacune que je viens de réparer avec *Un singe en hiver*. J'arrive sans doute très tard ; la voie est bien frayée ; mais si, par hasard, l'un de mes aimables lecteurs ne connaissait pas Blondin, qu'il vole à ce singe. Il faut traverser en apnée les 4 premières pages, sans doute écrites sous l'emprise d'un vieux marc d'alambic, car on n'y comprend pas grand-chose (l'auteur non plus, sans doute) ; mais, passée cette épreuve initiatique, quel régal ! L'histoire importe assez peu ; c'est une anticipation du *Théorème* de Pasolini, dans un autre registre, et au milieu des décors de la côte normande. Un vieux jeune homme, qui a fui Paris à la suite d'une rupture amoureuse et d'une cuite mémorable, se retrouve plus ou moins à son insu à Tigreville, où sa fille est en pension. Il débarque dans un hôtel dont le patron, un ancien officier des comptoirs de la Chine, a cessé de boire dix ans auparavant, en se jurant de ne pas repiquer. Or, ce grand bourru se prend d'amitié pour son hôte... Boira-t-il, boira-t-il pas ? Le jeune ivrogne détruira-t-il cette famille rangée ?

Il y a autre chose qu'un récit bien mené, qui finit en feu d'artifice ; il y a que Blondin est un grand styliste, ses pages brasillent d'inventions, on s'en étonne, on les jalouse, on aurait tôt fait d'en remplir un demi-carnet – faut-il boire pour avoir du génie ? Je ne résiste pas au plaisir (malsain peut-être, et déprimant, quand on se réfléchit chaque jour dans son écran, où la page peine à venir) de citer quelques-unes des expressions que j'ai recopiées : « à la merci d'un coup d'enfance », « vivre maritalement avec un billard électrique », « l'émotion exigeait cet effort d'évocation qu'on mobilise sur les tombeaux », etc. Le livre est court, on ne l'a pas terminé qu'on a déjà commandé *Les enfants du bon Dieu...*

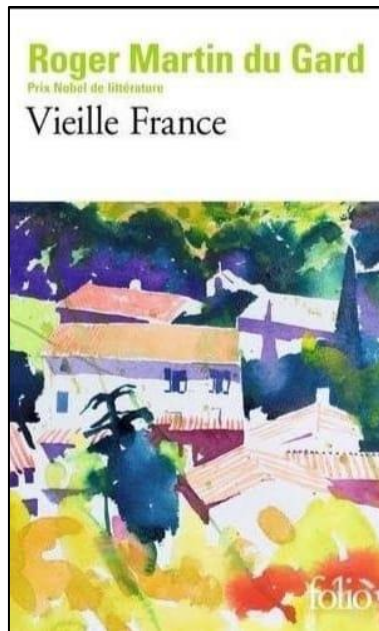
(2 mars 2023)



Je viens enfin de lire *Terminus radieux*, de Volodine, qui m'attendait sur mes rayons depuis 9 ans. J'ai lu très vite ces 620 pages, contrairement à mon habitude, emporté par le récit et porté à chaque instant (ou presque) par la langue de Volodine, claire et douée d'un grand pouvoir d'incarnation du réel. Pourtant, cette lecture est une expérience déroutante, et il est difficile d'en parler simplement. Nous sommes quelque part dans le grand futur, après la chute de la Deuxième Union Soviétique et l'annihilation, par irradiation nucléaire, de l'immense territoire russe. Des grappes d'individus, nostalgiques du régime défunt et restés fidèles au marxisme-léninisme, errent dans ces terres presque vides. On suit leurs minces aventures, et cette composante uchronique, comme on dit aujourd'hui, est pour moi la composante la plus intéressante du livre.

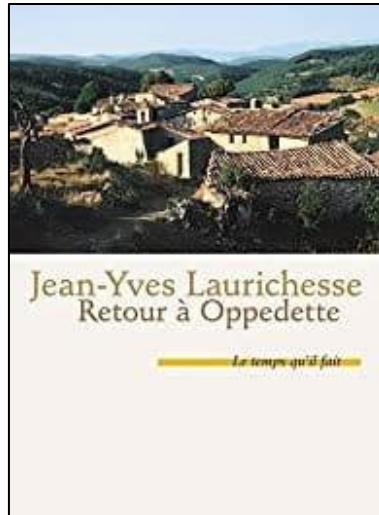
J'ai eu beaucoup plus de mal avec la composante chamanique, habituelle à l'auteur, certes, mais ici particulièrement extravagante. Les vivants sont des morts ou des demi-morts, errant dans le Bardo, dont l'esprit est habité par un gourou post-nucléaire, immortel et transformiste (il se mue volontiers en corbeau...), qui impose de fastidieuses séances d'écoute de proses post-exotiques à ses victimes (et au lecteur) et qui se ressource au contact de la pile atomique d'un ancien kolkhoze... Je simplifie... Puis le temps se dilate, une journée devient 49 ans ou 2045 ans et des poussières... C'est trop pour moi et mon malheureux esprit de géométrie, et c'est dommage, car le livre ne manque pas par ailleurs de qualités. Le 48e chapitre (l'avant-dernier, donc, pour sacrifier à la magie des nombres) est l'un des plus intéressants, car Volodine y expose, par le biais d'une fiction, sa conception de la littérature. Je ne sais pas si ces lignes donneront envie de lire ce livre : c'est pourtant ce que je recommande.

(13 février 2023)



Ces vieux auteurs, quelle plume ! Ce n'est, dit Roger Martin du Gard, qu'un « simple album de croquis villageois », mais c'est un vrai bonheur de lecture. Un ami me l'avait vivement conseillé, je le conseille vivement à mon tour. Le fil narratif est simple : un facteur d'un petit village du sud fait ses deux tournées quotidiennes (si, si, cela a existé, c'était avant que la Poste ne soit abandonnée aux comptables) et se mêle aux intrigues du moment, tout en tramant les siennes. Les indigènes (c'est à dire un peu nous, tous autant que nous sommes) se révèlent avec leurs désirs, leur cupidité, leurs rêves et leur lâcheté, le héros le premier... Le livre n'a que 150 pages, il se lit d'une traite et l'on regrette de ne pas assister à une deuxième journée de tournées. Cela tient à l'intelligence de l'auteur, vive, et à ses trouvailles de langue, qui ravissent. Exemple, cette bouche « fendue comme une tirelire » ou cette femme « électrique comme une chèvre »... Oui, ce vieux prix Nobel, quelle plume !

(26 janvier 2023)



Jean-Yves Laurichesse est un spécialiste de Claude Simon (deux de ses livres, dont le très beau *Loge de mer*, sont écrits dans la lumière de notre grand Nobel - pardon pour la perfidie...) et de Jean Giono, mais il n'est en rien un épigone de ses illustres prédécesseurs. Ses livres, d'une écriture apparemment simple mais d'une mesure parfaitement juste, à la langue claire et riche en résonances, possède un charme mélancolique qui me touche presque infailliblement. Celui-ci n'y déroge pas, d'autant qu'il rejoint, par l'aventure de l'un de ses personnages, un thème sur lequel je viens de travailler pour la suite de mon roman *L'oca nera* : la disparition volontaire. C'est l'un de ces livres qu'on se plaira à relire : sont-ils si nombreux ? C'est publié par Le Temps qu'il fait, excellent éditeur qui poursuit loin du bruit un travail remarquable.

(6 décembre 2022)

Hédi Kaddour
La nuit des orateurs



Nous sommes sous Domitien, dans la Rome de la fin du premier siècle, sur laquelle le maître et dieu règne par la peur. Le récit est porté tour à tour par plusieurs personnages, et plus particulièrement par Tacite, le futur historien, et par sa jeune épouse Lucretia, qui est une magnifique création littéraire. On y voit passer, de près ou de loin, tout ce que la Ville compte ou comptera de poètes, Martial, Juvénal, et d'écrivains, à commencer par Pline le jeune et Pétrone. Les mécanismes du pouvoir sont analysés avec une redoutable intelligence, dans une langue qui se développe sans heurt, en longs méandres, qui n'est pas sans rappeler celle des grands « éloquents » (pardon !) latins. J'ajoute que le récit est passionnant, tant pour ce qu'il donne à voir et à comprendre de la société impériale de cette époque, que pour l'intrigue elle-même. Connaissant l'auteur, on n'en sera pas surpris...

(3 décembre 2022)

Thomas Bernhard

Maîtres anciens



folio

Profitant de la fin d'un des tomes de Madame de Sevigné, je viens de lire *Maître anciens*, de Thomas Bernhard. De lui, j'ai vu trois ou quatre pièces de théâtre, et n'en ai aimé (c'est un euphémisme) aucune – je parle des textes, non des mises en scène. Mais, me disent des amis en qui j'ai confiance, férus de bonne littérature, et dont je partage ordinairement les goûts, il faut lire ses romans, et d'abord *Maîtres anciens*. Je l'ai donc lu, avec grand peine et grand ennui. Indépendamment de la traduction, maladroite, le style est lourdingue, volontairement lourdingue, ce qui ne le rachète en rien. C'est « écrit dans un style épouvantable qui, de plus, est grammaticalement au-dessous de toute critique », comme Bernhard l'écrit d'un autre ; c'est « l'auteur le plus ennuyeux et le plus hypocrite qu'il y ait dans la littérature allemande. » En outre, son perpétuel ressassement de méchancetés à propos de tout et pour tous, ses perpétuelles vitupérations de vieillard aigri, dénuées de toute nuance, sa pensée perpétuellement grossière et schématique me sont insupportables. Je ne comprends pas sa notoriété, sinon pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la littérature. Qu'on porte ceci à mon débit...

(26 septembre 2022)